

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr 50 cent.

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à

THS DUPERRÉ,

Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de la DÉFENSE, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 16 Mars 1901.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Depuis que nous avons écrit notre article, *La réforme scolaire*, où nous exprimions la crainte que l'on ne tentât de faire passer quelque loi radicale sur l'éducation, les événements ont prouvé que nous n'avions pas tort. Deux projets de loi sont venus devant la Chambre demandant, l'un, l'abolition facultative de la rétribution mensuelle par les commissions scolaires, l'autre, l'instruction compulsive. Heureusement l'honorable M. Turgeon, secrétaire provincial, et l'honorable M. Flynn, chef de l'Opposition, en ont fait bonne justice, et une majorité énorme a écrasé pour longtemps ces deux mesures émanées du code de la libre pensée. Voilà de la part de nos représentants une attitude noble, digne et catholique. Il y a encore des juges à Berlin.

Reste à prendre des moyens pratiques pour améliorer le fonctionnement de notre système d'éducation. Si nous avons voix au chapitre, nous recommanderions deux choses : 1° l'abandon de la gratuité des livres—ou plutôt du *Premier livre*, car nous espérons bien que ce premier n'aura jamais de second—; 2° le montant, consacré à l'achat de ce livre inutile, augmenté d'une certaine somme variant chaque année suivant les circonstances, serait remis au Conseil de l'Instruction publique, partie pour être distribué non seulement

aux institutrices et instituteurs les plus méritants, mais encore aux autres que des municipalités trop pauvres ne rétribuent pas suffisamment, et partie pour fonder même au besoin des bibliothèques, où les enfants pauvres emprunteraient, pour un temps déterminé, les livres en usage dans les écoles. Dans plusieurs de nos séminaires, il y a de ces sortes de bibliothèques qui fonctionnent à merveille et rendent de grands services aux élèves pauvres. Le Conseil de l'Instruction publique, par le moyen de MM. les curés et de MM. les inspecteurs scolaires, pourrait parfaitement se renseigner sur les arrondissements qui solliciteraient des faveurs, et n'accorder d'argent que là où il y a réellement besoin.

De cette façon, il nous semble que l'argent destiné à promouvoir l'instruction publique serait bien employé.

LIVIUS.

Dialogue des morts

La reine et le général

LA REINE.—Si je ne me trompe, ô ombre, j'aperçois en vous un militaire ; vos insignes et vos cicatrices me le dénoncent. J'en suis fort aise, car j'ai toujours aimé les hommes et les choses de la guerre ; j'ai même voulu que mes obsèques se fissent en grand appareil guerrier, et mon corps a été traîné sur un affût de canon.

LE GÉNÉRAL.—Il est vrai, ombre auguste, je suis général. Avant de descendre dans cet empire des morts, j'ai commandé au peuple le plus petit et le plus brave de la terre, dans une lutte où il défendait son existence contre les entreprises du plus puissant empire du monde. Je suis mort avant d'avoir vu son triomphe. J'eusse aimé tomber frappé d'une balle ennemie sur le champ de bataille, mais Dieu ne l'a pas permis ; il m'a du moins pris à mon poste, et je n'ai pas failli à l'honneur. Il n'avait d'ailleurs pas besoin de moi, et vingt de mes braves compatriotes pouvaient me remplacer. Je ne doute pas qu'ils ne soient parvenus, avec l'aide du Tout-Puissant, à sauver leur liberté, plus chère que leur vie, en refoulant leur injuste agresseur. Car, lorsque je les quittai, nous avions vaincu dans cent combats de géants, et nous avions Dieu pour nous.

LA REINE.—Je vois que j'ai l'honneur de m'adresser au général Joubert en personne, à l'ancien chef de ces rebelles que ma nation combat, car j'ai été reine là-haut de ce puissant empire dont vous parliez tout à l'heure. Pendant soixante ans j'ai gouverné le peuple le plus fort et le plus sage de l'uni-

vers. J'étais adorée de mes quatre cent millions de sujets. Ce sont des choses que vous n'ignorez pas, général.

LE GÉNÉRAL.—En effet, la renommée de l'illustre Victoria mère était depuis longtemps parvenue jusqu'en Afrique. Et je me tiens très honoré de sa rencontre au séjour des ombres. Je sais l'amour et la vénération de ses sujets pour elle. Je connais aussi les antiques traditions de sagesse de son peuple. Quant à la supériorité de ce dernier en force et en prestige militaire, je ne le tairai pas à Votre Majesté, les événements de la campagne sud-africaine ne sont pas faits pour m'en convaincre fortement.

LA REINE.—Pardon, général, la face des choses est bien changée depuis douze mois. La guerre a pris une tout autre tournure que dans les débuts, où nous n'étions pas prêts et où il nous fallut lutter contre une invasion à laquelle nous ne nous attendions pas. Le maréchal Roberts a relevé l'éclat de nos armes, un moment terni par la maladresse de quelques officiers subalternes. En un clin d'œil, il a eu cerné votre principale armée, amené son chef à discrétion, forcé les portes de vos deux capitales et dispersé en tous sens vos dernières bandes. Ce fut l'affaire de trois mois. Depuis ce temps, les plus acharnés Boers continuent, il est vrai, une lutte insensée de guérillas. Mais cela n'a point de conséquence. Un certain Dewet surtout fait des siennes, en coupant les communications, capturant des convois, causant divers dégâts, mais son principal soin est d'éviter tout contact avec l'ennemi. On ne sait pas au juste où il est, mais toutes nos colonnes sont à sa poursuite, et l'on n'attend que le moment qu'il sera pris pour terminer la guerre. D'ici là elle est virtuellement finie, le pays est annexé, et l'on va le réorganiser sur de nouvelles bases. Ces malheureuses républiques, fermées jusqu'ici au progrès et à la civilisation, vont enfin jouir d'un gouvernement vraiment libéral et des bienfaits de la domination anglaise. Depuis si longtemps livrées à l'oppression et au fanatisme, elle ne tarderont pas à apprécier, comme le Canada, les Indes, l'Australie, la douceur du joug britannique, à l'ombre duquel elles vont prospérer et fleurir. En échange des superbes bijoux dont elles viennent enrichir la couronne de mon fils Edouard, elles goûteront tous les fruits de l'abondance et de la paix.

LE GÉNÉRAL.—Ce tableau est séduisant, sans doute, mais, si ce n'est pas offenser Votre Majesté, il me semble bien un peu fantaisiste. On ne civilise pas les gens à toute force et à la pointe de la baïonnette. Le procédé est pour le moins étrange, peu civilisateur en vérité, et surtout peu engageant. Quelle est cette civilisation qui promène le fer et le feu au milieu de populations paisibles et qui ne demande qu'un coin de terre pour vivre ? Et un coin de terre qui est à elles, qu'elles ont reçu de leurs ancêtres qui l'avaient conquis sur le désert et la barbarie, qu'elles ont fécondé de leurs sueurs et de leur sang, où elles font ré-